

«Les Stratégies défensives de l'entre-deux
dans Georgette de Farida Belghoul »

«الإستراتيجيات الدفاعية لازدواجية الثقافات في رواية جورجيت لفريدة بلغول»

Farida Belghoul 的《Georgette》中的中间防御策略

Dr. Asmaa Abdelsamei Ismail

Maître de conférences, Faculté de Pédagogie

Université de Damanhour

asmaamyn27182@gmail.com

Received: 3d/12/2024.

Accepted: 18th/12/2024.

المستخلص:

في إطار يوم مدرسي لطفلة صغيرة مجهولة الإسم تبلغ من العمر سبعة أعوام من أصل جزائري تتناول الكاتبة فريدة بلغول إشكالية ازدواجية الهوية الثقافية وما يترتب عليها من عواقب من خلال أحداث تعيشها الطفلة تبرزهذه الإزدواجية ما بين التراث الثقافي الجزائري لوالديها والتعليم الفرنسي. تتعلق جورجيت - كالعديد من المهاجرين البير الذين يعانون من صعوبات كثيرة- بالازدواجية الثقافية، وكرد فعل ينعكس هذا علي تعليمها الفرنسي ككل و كذاعلاقتها بمعلمتها التي دائما ما تلجأ فيها إلي الصمت؛ وكنتيجة لهذا تجد الطفلة نفسها فريسة لقوي متناقضة، وفي الحقيقة تناقش فريدة بلغول إحدى الكتاب البير، هذه الإشكالية من خلال تعلم الكتابة بالفرنسية في المدرسة، تلك المؤسسة الممتلة في شخصية المعلمة التي قلبت ثقافة الطفلة الأصلية رأسا علي عقب وجعلتها "بالعكس". وعليه، فقد أفضي هذا التناقض إلي شكل من أشكال المحاكاة انتهت بعدم انتمائها لا إلي ثقافتها الأصلية ولا إلي الثقافة الفرنسية. ومن ثم فقد لجأت الطفلة إلي دمج الخيال والواقع في محاولة منها للبحث عن منفذ أو مخرج من هذه الازدواجية الثقافية منتهجة في ذلك العديد من الإستراتيجيات الدفاعية غير المألوفة والتي تهدف من خلالها إلي تجاوز هذا الصراع كي تستطيع في النهاية تشكيل هويتها.

الكلمات المفتاحية: الإستراتيجيات الدفاعية - جورجيت - فريدة بلغول - الهوية المزدوجة أو المهجنة.

Abstract:

In *Georgette*, Farida Belghoul highlights the problematic of biculturalism through events experienced by her heroine with Algerian roots. Georgette is a seven year girl, daughter of Algerian immigrants; she has difficulties of biculturalism and remains constantly silent. She faces the dilemma of many immigrants who live the contrast between their parents' Algerian heritage and their French schooling. She faces also many problems which belong to the whole system of education. As a result, the girl finds herself victim to contradictory forces. In fact, Farida Belgoul, one of the prominent Beur writers, discusses this issue through learning how to write in French at school, an institution represented by the figure of the teacher who turned the girl's original culture upside down. Consequently, this contradiction led to a form of imitation that leaves the girl belonging neither to her original culture nor to the French culture. As a result, the child tries to blend imagination and reality together in an attempt to find a way out of this duality; she adopts many unfamiliar defensive strategies in order to overcome this conflict and constitute her own identity.

Keywords: defensive Strategies, Farida Belghoul, Georgette, biculturalism.

Résumé :

Dans *Georgette*, Farida Belghoul jette la lumière sur la complexité identitaire que subit la génération beure en France qui tente de concilier deux mondes avec lesquels elle est en contact; elle décrit ainsi une journée d'école de son héroïne, une fillette de sept ans, anonyme et originaire d'Algérie. Déchirée entre deux cultures; entre celle apprise par sa maîtresse française et celle qui lui transmet ses parents déracinés, la fillette ne peut pas construire une identité sans l'influence du monde qui l'entoure et se trouve ainsi au sein de deux pouvoirs antagonistes . Enfait, Belghoul, écrivain Beur, évoque ce tiraillement identitaire dont souffre la fillette par l'apprentissage d'écrire en français. L'école représentée par la maîtresse fait de la culture paternelle une culture «à l'envers». Cette opposition fait donc de l'écriture une forme d'assimilation qui finit par rendre la fille ni d'ici ni de là-bas. Elle se réfugie alors en mêlant constamment entre fiction et réalité ayant recours à des stratégies défensives hors normes comme par exemple le mutisme et les hallucinations auditives et visuelles pour essayer de dépasser ce conflit identitaire pour enfin se construire une identité.

Mots clés: Stratégies défensives, Farida Belghoul, Georgette, identité hybride.

"Pourquoi écrire ces pages sinon pour essayer de comprendre l'équilibre ou le déséquilibre que créent en moi l'alliance ou la guerre de deux cultures? Mon désir, ma demande, mon exigence ont cette prétention: je voudrais pouvoir être tranquillement bi-culturée sans que la névrose s'empare de ma personne bicéphale, sans que le reniement guillotine l'une de mes deux têtes, sans avoir à faire un choix impossible."

Marie Cardinal,

Au pays de mes racines

Née à Paris en 1958, aînée d'une famille originaire de la petite Kabylie, Farida Belghoul est la fille d'immigrés venus d'Algérie. Après avoir réussi son examen du Baccalauréat, elle a continué ses études à l'université Paris I d'où elle a pu obtenir en 1978 une maîtrise d'économie. Belghoul est également la réalisatrice de deux films: *Madame la France* ⁽¹⁾ en 1983 et *Le départ du père* ⁽²⁾ en 1984. En 1996, elle devient Professeure de français au lycée professionnel Ronceray de Bezons (Val-d'Oise). Sa carrière d'enseignante a été brutalement interrompue le 14 mars 2019 à la suite de la décision de révocation prise par le rectorat de Versailles pour un « manquement à son devoir de réserve ». En fait, cette inculpation n'est, au fond, que le résultat de son engagement politique.

Son engagement dans la lutte contre le racisme a commencé à vrai dire en 1984, date de la marche de Convergence 84 ⁽³⁾ où elle y joue le rôle de leader politique combattant les oppressions racistes. Ses prises de position politiques évoluent avec les années et son engagement contre « la théorie du genre » et son introduction à l'école lui valent une certaine notoriété. Publiée en 1986, *Georgette*, ⁽⁴⁾ roman unique de BELGHOUL, lui vaut les honneurs du prix Hermès, prix du meilleur premier roman qui retrace la complexité identitaire que subit la génération beure en France. Œuvre de fiction, ce roman est basé sur la tension violente que le pouvoir à la fois scolaire et paternel exerce sur la petite fille.

Apparemment, nous ne trouvons aucun lien entre l'idée essentielle du roman et l'itinéraire politique de Farida Belghoul. C'est pourquoi *Georgette* est considéré par les critiques comme étant l'un des meilleurs romans beurs.⁽⁵⁾ Néanmoins, ceci nous pousse à nous

interroger : pourquoi Belghoul a pensé à écrire ce roman fictionnel ? Quelles ont été ses intentions ? Qu'est-ce qu'elle tente de camoufler et qu'est-ce qu'elle cherche à montrer ?

En fait, Belghoul essaye de nous expliquer les raisons qui l'ont poussée à entreprendre la rédaction de ce roman et faire référence à ses conflits politiques. De plus, elle affirme que dans les années 80, il lui était impossible de prendre publiquement la parole et que seule, la littérature fictionnelle, lui permettait de dire ouvertement ce qu'elle voulait et de camoufler ses intentions dont le but essentiel était de lutter contre le racisme ambiant vécu à cette époque-là. Les propos de Belghoul elle-même sur les origines de son roman sont fort révélateurs:

« Je l'ai écrit dans une perspective assez complexe, parce que (...). J'étais quelqu'un qui était totalement blacklistée à cause de mon discours (...). Mais en tout cas, je me suis retrouvée devant une difficulté, c'est-à-dire que traumatisée par les années beur, traumatisée par cette extrême violence dont nous avons été victimes, je souhaitais en témoigner, mais il était pas possible d'en témoigner puisque toutes les institutions et évidemment les médias en faveur de S.O.S. Racisme n'allaient pas me tendre le micro pour me permettre de dire ce que j'ai vécu réellement. Alors (...) il faut transposer ce que j'ai vécu (...) dans une histoire qui apparemment n'en parle pas et essayer de trouver un personnage qu'on ne soupçonnera pas de critiquer les antiracistes (...).[un personnage qui va] me rechercher réellement puisqu'effectivement en tant que jeune immigrée de la seconde génération j'avais un gros problème d'identité. Alors, je suis allée chercher l'enfant qui dormait encore en moi, une espèce de petite fille très maligne, très pétillante et qui va vivre une journée d'école sous les yeux de mes lecteurs. » ⁽⁶⁾

Ajoutons qu'au moment où certains écrivains affirment qu'ils ne sont pas des immigrés mais citoyens nés en France quelle que soit leur nationalité, Belghoul en diffère par sa position ; elle se dit « jeune immigrée » ⁽⁷⁾ niant ainsi la définition même du terme Beur selon laquelle elle serait française, née en France bien qu'elle soit de parents immigrés originaire d'Algérie. C'est cette position d'immigrée, bref d'étrangère, que Belghoul en tant qu'auteure / narratrice tente de proclamer par le biais d'une écriture fictionnelle.

Tirillée entre la culture paternelle liée à ses origines algériennes et celle française liée à son pays natal, Georgette semble être en quête d'un exutoire. Car la question qui se pose : parviendra-t-elle à dépasser ce conflit identitaire et à quel prix? Comment ? A-t-elle pu créer l'harmonie entre les deux pôles qui façonnent son identité ? En d'autres termes, quelles stratégies défensives adopterait-elle pour combler cette situation de l'entre-deux pour enfin se construire une identité ?

C'est dans ce sens que l'interrogation de Belghoul sur son identité hybride ⁽⁸⁾ dans *Georgette* passe par la représentation de l'une des premières étapes de la formation culturelle à savoir: l'enfance et l'éducation. Dans ce monologue intérieur, elle met en scène le choc des cultures provoqué par la rencontre entre la culture maghrébine dite musulmane transmise à la maison et celle française transmise à l'école, en particulier au moment de l'apprentissage de l'écriture.

Dès le début du roman, nous remarquons que la première phrase « *La sonne cloche ...Non, la cloche sonne* » (G : 9) met en évidence cette situation de l'entre-deux culturel dans laquelle se trouve la petite fille apprenante. D'autant plus que, cette construction syntaxique altérée signale qu'elle ne parvient pas à mettre en harmonie les deux codes linguistiques. Rappelons que, contrairement au français, le verbe en arabe se place généralement avant le sujet. Belghoul tout en exposant l'erreur en première, d'une manière ostentatoire à son lecteur, puis en la corrigeant met en relief le fait que l'apprentissage de l'écriture en français représente pour la petite fille une cassure nette d'avec son héritage ancestral, et par conséquent attire l'attention du lecteur dès la première ligne du roman sur le conflit colonial transmis par le père algérien et l'école française.

Il est bien évident que la situation linguistique du pays dans lequel l'individu vit et grandit joue un rôle déterminant dans sa construction identitaire. Une situation de diglossie où il existe un déséquilibre en termes des rapports de pouvoir des locuteurs d'une langue, n'a pas les mêmes répercussions qu'une situation bilingue où les deux langues ont le même statut. Dans le cas de *Georgette* qui grandit en France, le français est la seule langue officielle, d'autant plus qu'elle a un statut privilégié. ⁽⁹⁾

En phase d'apprentissage, la fillette se trouve incapable de comprendre la langue arabe de son père, notamment lorsqu'il récite des versets du Coran, « *Souvent, il [le père] raconte des choses que je comprends pas.* » (G : 9). Mais le plus grave c'est qu'elle ne parvient à comprendre que quelques mots de l'arabe dialectal que ses parents échangent parfois. Exclue de la langue de son pays d'origine, elle se trouve obligée de la dénigrer et avoue: « *En vérité, si mon père me la vend, je n'achète pas sa langue.* » (G : 9)

Tout au long de son roman, Belghoul insiste sur ce tiraillement identitaire entre ces deux pôles auxquels l'héroïne doit s'intégrer ; l'école représentée par la maîtresse qui lui inculque les repères français et le foyer représenté par le père qui lui apporte des repères

musulmans ; bref deux pouvoirs contradictoires qui s'exercent quotidiennement et avec force sur la petite belghoulienne.

Concernant le père, celui-ci demande à sa fille de se dédoubler. Il lui conseille de suivre à la lettre ce qu'il lui inculque tout en prétendant écouter également la maîtresse pour pouvoir réussir à l'école, comme il l'explique lui-même : « *La maîtresse, c'est obligé, elle s' trompe sur beaucoup d' choses. Mais Y faut rien lui dire. Si t'écoutes ton père, c'est la route tout droit...Mais c'est elle qui t'fait monter d'une classe à l'autre. Tu gardes le chemin dans ta tête. Elle, faut pas la contrarier.* » (G : 29).

Pour lui, l'identité est une « route » qu'il faut suivre sans détour même si l'on doit faire semblant de suivre les préceptes scolaires de la maîtresse lesquels, selon lui, ne leur conviennent pas. Néanmoins, cette fausse obéissance aux ordres de la maîtresse permettra à sa fille de progresser et de s'affirmer au sein de la société française. Aussi avoue-t-il : « *Tu crois que c'qu'elle raconte la maîtresse, c'est ça l' bien ! Y'a pas de bien qui peut venir d'eux, y' en a pas ! Et si tu m'crois pas, tu verras...Rappelle-toi c'qu'il a dit ton père. Quand je s'rai plus là, tu l'constateras toi-même ! Tu vas dire : mon père il a raison ! Mais c'est trop tard...* » (G : 45-46).

Or, pour préserver son appartenance identitaire, la petite ne doit en réalité que respecter les préceptes paternels uniquement. Et pour la convaincre, son père lui dit : « *Si tu m'écoutes pas, moi...Qui est-ce qu'tu vas écouter ? Ta maîtresse ? Oui, écoute-la ! C'est normal : elle est diplômée tout ça. Mais j'te l'ai déjà dit : écoute-la mais faut jamais la croire. Sinon tu t'fais enterrer vivante [...]. Si tu payes pas, on va t'déterriner tes os et on t'jette à la poubelle. Mais si tu m'écoutes, on t' couche dans la bonne terre quand t' es morte. On te met pas vivante dans les ordures d' ici* ». (G : 129-130)

Autrement dit, la perte de l'identité algérienne de la petite fille est perçue par le père comme une mort et implique ainsi son enterrement en France, sa terre de naissance. Dans cette perspective, Martine Fernandes remarque que l'immigré connaît en effet trois formes de morts « *la perte des illusions, la non reconnaissance des autres et la disparition de son univers chez ses enfants.* »⁽¹⁰⁾ Elle ajoute également que la mort est ce qui obsède l'immigré et plus particulièrement sa descendance dans la mesure où celle-ci « *crystallise le problème de la double appartenance* ». ⁽¹¹⁾ Signalons aussi à cet égard que la petite imagine tout au long du roman des scénarios cauchemardesques où elle sera jetée par la maîtresse à la poubelle. ⁽¹²⁾

En fait, éboueur à la Mairie de Paris, son père doit nettoyer les déchets des autres. Vivant donc en marge de la société française, il avoue à contre cœur être souvent insulté par les passants de toutes sortes: « *concierges, marchands, commerçants, artisans, tous y disent : vient balayer les crachats devant ma porte.* » (G : 32) Bien davantage, sa tenue vestimentaire l'expose fréquemment au racisme. Souffrant ainsi d'une condition sociale malheureuse et des interactions qu'il a avec le monde qui l'entoure, le père est d'autant plus mal vu par sa fillette ; en témoigne l'incident suivant: quand le père ouvre le cahier de Georgette pour écrire un verset du Coran sur la première page de droite, la petite trouvait ça naturel et en était toute fière : « *J'ai vu mon père écrire le premier sur mon cahier, et j'étais fière de lui* » (G : 57) Mais après que la maîtresse lui montre la numérotation des pages, Georgette perplexe, réalise que son père a ouvert le cahier à l'envers, et pourtant pour en trouver une explication, elle avoue lucidement : « *c'était normal ! C'est le premier écrivain qui donne le sens à [son] cahier, c'est pas le deuxième.* » (G: 57-58)

D'ailleurs, son père qui lui raconte « *des histoires debout* » (G : 58) n'était pas instruit à la française et même incapable d'écrire son propre nom, c'est ce qui pousse sa fille à comparer son « *écriture pourrie* » (G : 58) à des « *gribouillages* » (G : 58) et finit par dire : « *L'écriture à l'envers n'existe pas ! En vérité, il sait pas écrire et il me raconte des histoires debout. Il est complètement marteau, ce bonhomme ! Il ment comme un gosse.* » (G : 58) Aussi, sera-t-elle un peu soulagée par le fait que ce soit son père qui ait ouvert le cahier à l'envers et non pas elle et que la maîtresse ne l'ait soupçonnée d'être l'auteure de cette « erreur » sinon elle aurait été « *déshonorée à vie* » (G : 50).

Il n'en reste pas moins que l'image qu'a la petite fille de son père est influencée par son expérience au sein de l'école ; cet espace qui ne cesse de renverser le système de valeurs que ses parents essayaient de lui inculquer. Du fait, la vision idéale qu'elle a de son père se trouve altérée puisqu'il ne détient pas les codes culturels français qui y sont enseignés. Remarquons, en outre, que la petite fille y subit les pressions de sa maîtresse incarnant une figure d'autorité alternative à celle du père. Ainsi, par exemple, un jour, cette dernière décide de jeter les affaires ⁽¹³⁾ de la fillette dans la poubelle y compris sa petite pochette du Coran ⁽¹⁴⁾ et les pages recopiées du père. Cet incident est très important car ces deux objets en particulier symbolisent l'héritage culturel de ses ancêtres maghrébins et démontrent à quel point elle est dévorée et dénigrée par la maîtresse et sa culture française.

Ajoutons qu'elle subit également des pressions de tout un système scolaire à la fois sévère et discipliné. Ceci est bien évident à travers ces termes : « *Je (la fillette) me prépare. Mes cheveux sont attachés et ma blouse est impeccable. J'ai les ongles transparents et aucune crotte dans les deux yeux* ». (G : 13) Outre, la tenue vestimentaire, elle est exposée comme ses camarades à certaines sanctions physiques si elles ne suivent pas les règlements de l'école et n'ont droit à l'amusement que pendant les récréations tout en étant surveillées par la maîtresse, ce qui la pousse à se surveiller comme elle le confirme elle-même : « *Je me surveille tout le temps* » (G : 10)

Pour échapper à cette position conflictuelle, la protagoniste Belghoulienne tente d'inventer des stratégies de survie hors normes pour pouvoir préserver son intégrité et fuir cet entre-deux. Ainsi, elle s'exile intérieurement, ce qui crée chez elle une sorte de réclusion imaginaire qui l'expose à de pénibles hallucinations auditives et visuelles. Persécutée par la maîtresse, elle est toujours persuadée que celle-ci ne la quitte jamais des yeux de fantôme comme elle le dit : « *Elle (la maîtresse) me surveille toujours avec ses deux trous vides. Les yeux de la maîtresse sont creux. Elle a aucune couleur à l'intérieur* ». (G : 24)

Or, la fillette ne se rend compte de la couleur des yeux de la maîtresse que lorsqu'elle les associe à la couleur de l'encre : « *C'est bleu la couleur de ses yeux !ils sont au fond du verre* ». (G : 25) Cette encre bleue ⁽¹⁵⁾ utilisée dans l'écriture au lieu du crayon à papier s'avère être l'un des symboles de la pression ressentie par Georgette pour fixer en quelque sorte son identité française. Précisant que « *La couleur des yeux, (est) la chose la plus importante du monde [...]* » (G : 53) Georgette imagine qu'elle a crevé un œil de la maîtresse en trempant ses doigts dans l'encrier : « *Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Elle ne me lâche pas ! Ses deux trous vides sont pas profonds, comme les petits verres enfoncés dans la table. En vérité, je croyais pas qu'ils étaient pleins. Sinon je trempais pas mon doigt dedans...Mais oui ! Bien sûr [...]. Je lui ai mis le doigt dans l'œil. C'est pour ça qu'elle est en colère contre moi.* » (G : 25)

La fiction est donc ce qui permet à la petite de mener une autre vie parallèle à la sienne. Elle imagine donc des scénarios oniriques et se crée un monde pour s'y réfugier. Prenons par exemple la scène où la maîtresse se métamorphose en ogre qui veut la dévorer. Figure enfantine très répandue dans les contes merveilleux, l'ogre apparaît pour la première fois lorsque le frère et la sœur en attendant leur mère, parlaient de la colonisation. ⁽¹⁶⁾

« [Frère] – t'es trop moche, va. L'ogre y voudra pas de toi. T'es trop maigre, y ' a rien à manger dans tes cuisses de grenouille [...]. Maman va venir chercher sa mocheté, t'inquiète pas. [...]. [La petite fille] – J'en suis sûre, l'ogre existe... il a donné le mauvais chemin à maman dans le métro. Maintenant, elle est perdue ! [...]. Les grenouilles c'est délicieux, ma mono me l'a dit ! » (G : 92-94)

Craignant d'être assimilée, influencée en cela par son père qui voit l'assimilation culturelle comme une mort, la fillette pénètre l'univers du conte enfantin ; la maîtresse devient, pour elle, un ogre « *une cannibale* » (G : 130) qui mange la fille à la fois assimilée et transformée en « *grenouille* » comme elle le dit : « *Cette folle furieuse c'est une cannibale .Elle mange les grenouilles et me bouffe jusqu' à la moelle. [...]. Cette femme au volant c'est un boule - d'ogre. C'est un gros chien qui adore cuisiner les grenouilles. Il les empile l'une sur l'autre et, avant de les éplucher, il sort son premier commandement. Il en a deux seulement. De sa voix affreuse, il dit très fort : « Je veux voir qu'une seule tête ! » Ensuite, il les coupe en morceaux. Il se garde juste les cuisses et prononce le deuxième : « Assieds-toi ! »(...). » (G : 130-140) Conformément à la citation susmentionnée, l'assimilation est bien évidente à travers l'expression « *Je veux voir qu'une seule tête !* » qui renvoie à l'espace de l'assimilation et qui fait allusion à la scène où les élèves, en classe, se mettent toujours en rang.*

Dans ce contexte, comme le remarque Martine Fernandes, la figure de l'ogre, étant hybride, a pour symbole dans la tradition musulmane, la mère dévorante. ⁽¹⁷⁾ Elle ajoute également que la maîtresse « *[ce] boule -d'ogre [ou ce] gros chien* » (G : 140) représente non seulement la figure maternelle androgyne, mais aussi celle diabolique puisque le chien ⁽¹⁸⁾ est vu comme synonyme de saleté et d'impureté dans les sociétés musulmanes : « *Les chiens sont aussi considérés comme impurs.* » ⁽¹⁹⁾

Ajoutons aussi que la fillette imagine non seulement que la maîtresse est un ogre qui la dévore comme si elle était « *une grenouille* » mais aussi qu'elle mettrait « *[son] squelette dans le vase à la place de la rose* » (G : 130). Puis, elle imagine qu'une autre maîtresse de classe arrive, aperçoit son squelette et le jette à la poubelle comme l'avait fait la précédente maîtresse avec ses affaires quelque temps auparavant. Ses os ont donc disparu à jamais et par conséquent, son enterrement n'aura jamais lieu comme elle le dit : « [...]. *Elle prend mes os avec un mouchoir en papier ; [...], elle me jette à la poubelle. Je ne connaîtrai jamais la terre. Je porterai jamais de nom.* » (G : 130)

Conformément à cette citation, si la fillette imagine qu'elle ne sera jamais enterrée, cela implique, dans son imaginaire, qu'elle ne sera jamais identifiée. Il n'en reste pas moins que la mort constitue donc pour elle une dernière occasion de connaître son nom de famille ; c'est pourquoi ce qu'elle redoute le plus c'est de mourir après son père comme elle l'avoue : « *Je pense à mon enterrement : Je dois pas mourir avant mon père. Sinon, il devient mort-vivant comme un fantôme. D'un autre côté, si je passe avant son tour, il m'enterre proprement. Il creuse un trou et me couche à l'intérieur dans un drap blanc. Ensuite, il me recouvre. Et là, il le dira mon nom.* » (G : 131) Si le nom constitue donc un héritage, une filiation, le père en nommant une dernière fois sa fille, réaffirme sa filiation en la reconnaissant comme sienne et confirme en même temps ses origines.

A propos du silence entourant le nom de l'héroïne, la sociologue Segarra Marta évoque que « *ce qui est significatif, c'est que nous, les lecteurs, ne saurons jamais quel est le vrai nom de cette fille, qui se définit donc exclusivement par le regard de l'Autre.* » ⁽²⁰⁾ Elle avance également que le lecteur semblerait penser à une identification entre auteure et narratrice d'où le besoin d'omettre le prénom de la fillette et ceci pourrait être une explication nette du silence qui entoure le prénom de l'héroïne dans le roman.

L'auteure elle-même, déclare à propos de son œuvre qu'elle a imaginé sa narratrice comme une fillette vivant dans son for intérieur. A cet égard, il faut mentionner que Belghoul n'avait que vingt-six ans lors de la publication de son roman ; ce qui semble appuyer l'idée d'une identification auteur / narrateur. En témoigne l'interprétation de Marta sur la fin du roman racontée à la première personne du singulier au présent ; ce qui « *(brouille) la possibilité de le lire comme une remémoration d'enfance* » ⁽²¹⁾

D'autre part, nous pouvons dire que le tiraillement identitaire se voit également par le choix de Belghoul d'un prénom à sonorité à la fois différente et étrangère à une oreille maghrébine. Dans son entretien, Belghoul confie qu'elle a omis le nom de son héroïne pour « *accroître encore l'effet d'aliénation produit.* » ⁽²²⁾

Signalons que Georgette, ce prénom qui n'a jamais été prononcé, c'est le féminin de Georges.⁽²³⁾ Etymologiquement, Georges signifie celui qui travaille à la terre ou laboureur du sol ; et dans la bible, il est l'allégorie de la victoire de la foi sur le démon représenté sous la forme d'un dragon.⁽²⁴⁾ Ce qui prédit la victoire qu'elle va se retrouver. Et pour réaliser cette victoire, elle doit se taire. Dans ce contexte, Sylvie DURMELAT

nous rappelle que Georgette dérive du prénom Georges qui se prononce presque de la même manière que gorge.⁽²⁵⁾

Ajoutons à cet égard que la petite, tout au long du roman, souffre d'un mal de gorge et qu'elle devient quasiment aphone dans les situations où les deux pouvoirs- celui du père et celui de la maîtresse – se confrontent comme elle l'avoue : « *Moi, je souffre du mal de gorge tout le temps, c'est malheureux. Ma voix est sans arrêt brouillée comme une radio en panne.* » (G : 35) DURMELAT remarque également que les sonorités du prénom Georgette nous font penser au verbe « rejeter » vu que le père de l'héroïne travaille comme balayeur des rues : il ramasse les ordures rejetées par les Français. Cette remarque fait écho aux paroles de l'auteure qui lors de son entretien, confesse : « *Georgette, c'est aussi une façon pour moi de dire je rejette* »⁽²⁶⁾

Le mutisme de la petite sur son nom pourrait ainsi être expliqué par l'instabilité dans laquelle elle se trouve, tiraillée entre deux forces antagonistes exerçant chacune un pouvoir sur elle. D'ailleurs, nous pouvons dire que ce mutisme déclaré au fur et à mesure, par la fillette « *Je suis toujours muette* » (G : 108) va de pair avec celui du père. En effet, celui-ci raconte à sa fille une situation pénible qu'il vient de vivre. Il lui explique qu'il lui est impossible de profiter de l'ascension sociale comme son collègue italien, simplement parce qu'il est analphabète ; analphabétisme qui signifie selon la domination postcoloniale, qu'il ne sait pas écrire en français bien qu'il sache lire et écrire en langue arabe, puisqu'il l'enseigne à sa fille. Ce fait est un témoignage certain du racisme dont souffrent les immigrés dans la société française.⁽²⁷⁾ Aussi avoue-t-il en conseillant sa fillette: « *- Je te souhaite pas tu passes c'que j'ai passé, moi. J'en ai constaté des choses imaginables. Imaginables et incroyables...Et l'talien' nationalisé, juste parce qu'il sait écrire son nom au bas d' la feuille, il est chef ! Y t' domine comme un rat, comme un chien. Si tu dis quelque chose, y dit : « vidé ton placard et va-t'en chez toi... »* » (G : 33). Reste à préciser que, si le père souhaite que sa fillette apprenne le français c'est incontestablement pour éviter qu'elle soit discriminée comme lui et par conséquent , lui assurer un avenir meilleur.

Contrairement au mutisme, cette stratégie défensive passive, la fillette recourt à des rêves éveillés lui permettant de se protéger et prendre sa revanche contre ceux qui l'ont harcelée, c'est dans ce sens qu'elle imagine être médecin et s'adresse alors à la maîtresse qui vient la consulter à l'hôpital en ces termes : « *Je te coupe la langue ! La tienne est*

malade et pourrie. J'ai aucune ordonnance ; les médicaments de ton cas n'existent pas ! D'habitude je dis qu'une langue est un trésor et je la coupe jamais. Sauf si on jette tout à la poubelle avec ! T'as bazardé toutes mes affaires, non ? » . (G : 132-133) Ainsi, si la maîtresse l'avait privée des objets qui la rattachaient à sa culture d'origine, elle la privera de l'élément qui la distingue culturellement et constitue sa force : la langue française.

Outre la fiction, oscillant entre deux cultures bien différentes, la petite brave par moments les interdits de la culture paternelle et ceci en ayant recours au vol, acte qui « *exprime un désir de sublimation, de recherche d'une harmonie intérieure, d'un dépassement des conflits.* »⁽²⁸⁾ Elle dérobe de l'argent du porte-monnaie de sa mère pour acheter un crayon à papier pour satisfaire les exigences de sa maîtresse et pour éviter d'être réprimandée ou humiliée en classe. Or, en niant son larcin par ces termes « *Je ne suis pas une voleuse. Le vol n'existe pas dans une même famille. Mon père le dit à chaque fois que mon frère m'accuse.* » (G : 19), la petite semble montrer comment elle continue à suivre « *la loi du père* » si chère à la tradition musulmane. Dans cette perspective, l'acte du vol s'avère être « *un substitut irréal de l'action qu'il conviendrait d'accomplir.* »⁽²⁹⁾

À cet égard, Bacholle nous explique que la situation de la fillette est en réalité une représentation de celle des Beurs qui tentent de concilier deux mondes avec lesquels ils sont en contact. Donc arabes par leur culture et français par leur éducation, les Beurs appartiennent à deux mondes ; cette double appartenance finit par les rendre ni Arabes ni Français.⁽³⁰⁾ Alors, pour cette Beurette déchirée entre deux cultures, cet acte de vol « *ne fait que compenser un sentiment d'impuissance sur la terre.* »⁽³¹⁾

Bref, ces scénarios, nourris de contes merveilleux, et dont souffre la petite fille ne sont, au fond, que des symptômes qui rendent compte de l'agression psychologique qu'elle subit et des troubles schizophréniques dûs à son déchirement entre deux forces antagonistes.

La rencontre de la fillette avec une vieille dame française semble être le fait le plus significatif de sa schizophrénie⁽³²⁾ infantine. En effet, cette vieille, qui ne reçoit plus de nouvelles de ses trois fils qui travaillent dans d'autres pays depuis longtemps, propose à Georgette de lui écrire des lettres en prétendant être ses fils « *Pierre* », « *Paul* », et « *Jean* » moyennant une broche qu'elle va lui offrir car accepter cette proposition, signifie que la fillette va se dédoubler une fois de plus car elle assumera une nouvelle identité à la fois masculine et française.

Cependant, Georgette refuse cette demande comme elle le souligne : « *Heureusement, je suis analphabète. C'est terminé : je veux plus jamais un jour d'école.* » (G : 147) Ainsi, tout en refusant de signer, « *Pierre, Paul, ou Jean* », Georgette déclare volontairement sa non-appartenance à la société française. Or, si Belghoul rejette son identité française, elle ne déclare plus explicitement son adhésion à l'identité maghrébine puisque tout au long du roman, elle ne révèle pas son véritable prénom. ⁽³³⁾ Et si la petite pouvait parvenir à faire coexister ces deux pôles qui forment son identité selon l'idée d'Amine Maalouf, elle accepterait la multiplicité d'éléments composant son identité, sans devoir toujours choisir entre l'une ou l'autre.

C'est dans cette perspective que Maalouf, dans son œuvre *Les Identités Meurtrières* ⁽³⁴⁾ célèbre la revendication des appartenances plurielles qui constituent l'identité de chacun et refuse catégoriquement toute appartenance exclusive. Il ajoute aussi qu'au moment où l'on essaye de réduire l'identité à une seule appartenance, on met alors les hommes « *dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelque fois suicidaire* » ⁽³⁵⁾

Par ailleurs, cette rencontre avec la vieille dame française va plus tard mener à un autre épisode schizophrénique : c'est celui de la poupée que la petite va trouver « *toute nue* » dans la rue et avec laquelle elle entretiendra un dialogue parce que la « *poupée [a] une jolie voix* » (G : 149). Ces dialogues lui permettront non seulement de vivre dans un monde imaginaire mais aussi de s'identifier à cette poupée qui « *(lui) ressemble comme [sa] fille* » (G : 150) et qui devient son double.

Bien davantage, cette poupée va proposer à la petite fille deux scénarios possibles lorsque la maîtresse viendra chez elle lui rendre visite. Dans le premier son père va voir rouge et la frapper et par conséquent, la petite va « *jette(r) la poupée par terre [et] l'abandonne (ra), qu'elle crève.* » (G : 156) Le second consiste à arriver chez elle avant la maîtresse, son père alors parlera de sa souffrance du régime colonial sous lequel il connaît « *la misère affreux, (sic) le ventre vide, l'abus d pouvoir...* » (G : 160) quant à elle, elle va à nouveau abandonner la poupée. Celle-ci tout en criant « *- tu te fais une erreur ! Je suis là ...* » (G : 161) va lui proposer un troisième scénario où la maîtresse n'ira pas toute seule chez ses parents mais elle va y envoyer la police et tout finira par le meurtre du frère et le suicide de la mère. C'est à ce moment-là que la petite réalisera que « *Cette poupée c'est un diable sur terre et dans le monde* ». (G : 162)

Selon l'interprétation de Bacholle, la poupée montre à la fillette qu'elle ne peut faire confiance ni à son père ni à la société française. Elle ajoute aussi que la fillette sera perdante quel que soit le milieu choisi.⁽³⁶⁾

Constatation faite, nous pouvons dire que la schizophrénie, sous ses multiples facettes et plus particulièrement l'épisode de la poupée n'est au fond qu'une sorte d'auto-défense contre une situation conflictuelle ; celle de l'entre-deux. Bref, elle incarne la difficulté de s'identifier des Beurs. Nous pouvons dire aussi que c'est à partir de cet espace imaginaire que la petite fille semble être à la recherche d'un univers où elle peut se constituer une identité en corrélation harmonieuse avec les deux systèmes dans lesquels elle évolue, une identité capable de concilier sa double appartenance arabe et française.

Or, la fillette en refusant d'apprendre à écrire en français, elle refuse de forger son identité ou son appartenance française. C'est pourquoi Belghoul doit trouver un tiers-espace,⁽³⁷⁾ pour emprunter l'expression de Homi Bhabha, qui lui permettrait de faire coexister les deux poêles qui constituent son identité. C'est de cet espace dont parle Georgette à la fin du roman avant d'être renversée, dans la rue, par une voiture conduite par la maîtresse en disant : « *Le bonheur est dans...* » (G : 163) mais qu'elle ne révèle pas. La rue, cet espace qui sépare le foyer de la petite fille et l'école et qui représente aussi un carrefour des cultures arabe et française ⁽³⁸⁾ s'avère être pour l'auteure ce troisième espace permettant l'émergence du concept de tiers-espace.

Symboliquement, nous pouvons dire aussi que, tout comme son héroïne, cet espace s'avère être pour Belghoul l'écriture ; écrire en français lui permet d'être dotée d'un certain pouvoir et c'est avec ce pouvoir qu'elle peut, à la différence de ses parents analphabètes, s'enraciner dans la société française et y réclamer son existence. De plus, si l'acte d'écrire en français lui permet de s'émanciper et de dire « je », il lui permet aussi de confirmer la coupure d'avec la culture de ses parents comme elle le dit elle-même : « *L'écriture c'est la mort de la fille Belghoul. En écrivant, je creuse une tombe, je creuse la tombe de la fille de mon père. Sur le plan purement matériel, mon père ne peut pas lire les livres que j'écris. Si j'écrivais en arabe, il y aurait une espèce de continuité, mais en*

écrivain en français, j'ai l'impression de piétiner sur mon héritage, de donner de l'eau au moulin de mes ennemis. » ⁽³⁹⁾

En somme, naviguant entre deux espaces, entre deux cultures, la petite Belghoulienne n'a d'autre échappatoire que la mise en œuvre d'une série de stratégies défensives ; bref, un exutoire en dehors des stéréotypes même si ces stratégies se voueraient complètement et finalement à l'échec. HOCHBERG en témoigne dans son article consacré essentiellement à l'échec de l'intégration dans *Georgette* et relève le caractère inhérent et fragmenté de la narration du roman, une narration incapable de faire la distinction entre fiction et réalité. Il dépasse ainsi la notion de l'échec de l'intégration tout en rapprochant cette narration incohérente à l'état d'esprit terrorisé de la protagoniste. Il affirme que cet échec demeure la raison essentielle de l'état d'esprit chaotique de la jeune fille.⁽⁴⁰⁾

Il est à noter que la petite endure des pressions de la part de son père et de sa maîtresse. Son impossibilité à communiquer ouvertement avec ces deux figures de pouvoir lui donne l'impression qu'elle se trouve « *entre un fou au sang caillé et une cinglée plus grave qu'une dingue.* » (G : 136) et qu'elle est exclue des deux systèmes de valeurs qu'ils représentent. C'est ce que Melinda MOD révèle à propos des protagonistes de Belghoul qui selon elle, se caractérisent par le fait qu'ils sont à la fois « *dedans et dehors* » pour emprunter l'expression de Michel Laronde.⁽⁴¹⁾ Ce tiraillement et cette impossibilité de l'intégration dont souffre la petite fille perçue comme étrangère bien qu'elle soit membre de la société française, résultent de cette double position où il semble impossible de trouver l'harmonie entre les attentes de l'école et de la famille, et c'est ce qui mène la protagoniste à une sorte de schizophrénie.

En somme, nous pouvons dire que Georgette symbolise, au fond, toute une génération qui souffre des difficultés de positionnement dues à une double appartenance et qui cherche une troisième voie identitaire plus équilibrée. Ni française ni arabe, cette génération dont Belghoul fait partie, revendique par le biais d'une écriture fictionnelle, une nouvelle forme d'identité qui pourrait faire coïncider deux systèmes culturels perçus inconciliables. Pouvons-nous donc considérer le fait de n'appartenir ni à l'une ni à l'autre

culture lui-même comme une des stratégies de survie adoptées par la narratrice ayant pour but de recadrer un tiers espace identitaire Belghoulien ?

Bibliographie

I. Œuvres de Farida Belghoul:

A) Corpus:

- *Georgette*, Paris, Éditions Bernard Barrault, 1986.

B) Films:

- *Madame la France*, Film, Paris, ISM, 1981 moyen-métrage en format vidéo.

- *Le départ du père*, Film, Paris, ISM, 1983.

II .Entretiens de Farida Belghoul:

- Farida. Interview avec Farida Belghoul sur les origines de *Georgette!* (05/11/2013). URL: <https://youtu.be/3NKy8WSWBRY> (vidéo supprimée depuis).

III. Bibliographie critique:

A) Ouvrages critiques consacrés entièrement ou partiellement à Farida Beghoul:

- AGAR-MENDOUSSE, Trudy, *Violence et créativité de l'écriture algérienne au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2006.

- DURMELAT, Sylvie, *L'écriture décentrée : la langue de l'Autre dans le roman contemporain*. Michel Laronde (sous la direction de), Paris, L'Harmattan, 1996.

- FERNANDES, Martine, *Les écrivaines francophones en liberté*, Paris: L'Harmattan , 2007.

- SEGARRA, Martha, *Leur pesant de poudre: romancières francophones du Maghreb*, Paris, l'Harmattan, 1997.

- SEGARRA, Martha, *Noûn . Algériennes dans l'écriture*. Paris, Séguier, 1999.

B) Articles consacrés à l'écrivaine:

- HOCHBERG, Gilz « The problem of immigration » from a Child's point of view. the poetics of Abjection in Albert Swissa's « Aqud » and Farida Belghoul's « Georgette », in Comparative literature, No 2 (printemps / 2005).

IV. Ouvrages critiques sur la littérature « Beur » :

- BONN, Charles, (sous la direction de). *Littératures des immigrations 1 : Un espace littéraire émergent*. Paris: L'Harmattan, 1995.
- *Littératures des immigrations 2: Exil croisés*. Paris : L'Harmattan, 1995.
- DURMELAT, Sylvie, *Fictions de l'intégration. Du mot beur a la politique de la mémoire*. Paris, L' Harmattan, 2008.
- KRISTEVA, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Eds. Fayard, 1988.
- LARONDE, Michel, *Autour du roman beur : immigration et identité*, Paris, L' Harmattan, 1993.

V. Articles critiques sur la littérature « Beur »:

- HARGREAVES, Alec G. « *La littérature issue de l'immigration maghrébine en France: une littérature "mineure" ?* ». In. Etudes littéraires maghrébines, n°7 (1995). pp. 19-31.
- REECK, Laura K. « *La littérature beur et ses suites. Une littérature qui a pris des ailes.* » In Hommes et Migrations, n°1295 (01-02/2012), pp.120-129.
- _____, Laura K. « *De l'échec à la réussite dans le Bildungsroman beur* ». In. BONN, Charles. Echanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Algérie. Paris : L'Harmattan. 2003. pp.77-87. URL: <http://www.limag.com/Textes/ColLyon2003/Reeck.htm>.
- VARRO Gabrielle, DJAFFAR Lesbet, « *Le prénom révélateur* » In *Généralités issues de l'immigration : mémoires et devenirs*, 1986. - pp. 139-154.

VI. Critiques générales:

- BACHOLLE Michèle, *Un passé contraignant : double Bind et transculturation*, Rodopi, 2000.
- BHABHA, K. Homi. *The Location of Culture*, London, published by Routledge, 1994.

- BOURDIEU, Pierre, *La Domination Masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- CALVET, Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de Glottophagie*, Paris, Eds. Payot, 1974.
- CALLE- GRUBER, Mireille, *Histoire de la littérature française du XX^{ème} siècle ou les repentirs de la littérature*, Paris, Editions Honoré Champion, 2001.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateau*, Paris, Editions de Minuit, 1980.
- GASPARINI, Philippe, *Est- il je?*, Paris, Seuil, 2004.
- LE JEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Editions du Seuil, 1975.
- MAALOUF Amine, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- TOUMSON, Roger, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.
- SAVARÈSE, Eric, *Histoire coloniale et immigration. Une invention de l'étranger*, Éditions du Séguier, 2000.

VII. Articles de critique générale:

- CHIHA, Doha, *Bilinguisme et biculturalisme dans la littérature maghrébine francophone: acculturation ou déculturation*, in *Dialogue et Cultures*, No 50, 2005.
- MANZANO, Francis, "Diglossie, contacts et conflits de langues", in *Cahiers de sociolinguistique*, PUR-Presses universitaires de Rennes, 2003. <http://www.https://www.hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr>. Consulté le 25 août 2018.

VIII. Thèses et Mémoires:

- BOLDUC, Lucie, *Construction identitaire dans la littérature « Beure » : l'exemple de Georgette de Farida Belghoul*, mémoire de maîtrise, université de Québec à Montréal, juin 2011. <https://archipel.uqamM12402.pdf>. Consulté le 23 janvier 2024.
- CALAS, Marina « *Lieux d'être: L'identité en chantier dans les romans algériens d'expression française.* », Thèse de doctorat, Université Paris VIII-Vincennes Saint-Denis, 2012, p.189. <https://citeseerx.ist.psu.edu>. Consulté le 23 février 2024.
- FERNANDES, Martine, *Les écrivaines francophones en liberté: une analyse cognitive de l'hybridité dans le roman postcolonial féminin*, Thèse de doctorat, Paris IV, , 2002.

- MOD, Melinda, *Les enfants de la République : les protagonistes « beurs » face au nouveau Bildungsroman. Dynamique d'inclusion et d'exclusion des jeunes dans les romans d'Azouz Begag, de Farida Belghoul et de Leila Sebbar.* ", Thèse de doctorat, sous la direction de Michel Laronde, Université Paris VIII-Vincennes Saint-Denis, 2017.

[https:// www.theses.fr](https://www.theses.fr). Consulté le 23 janvier 2024.

- CHAILLOU, Aurore, *Stratégies identitaires et littéraires dans l' oeuvre de Farida Belghoul et de Gaétan Soucy.* Mémoire de Master, Université de Texas Tech et Université de Limoge, 2005. [http:// www.ttu-ir.tdl.org](http://www.ttu-ir.tdl.org). Consulté le 27 Août 2024.

- **IX. Autres ouvrages cités:**

- BEGAG, Azouz, *Le Gone du Chaâba*, Éditions du Seuil, 1986.

- BOURAOUI, Nina, *Garçon manqué*, Paris, Stock, 2000.

- CARDINAL, Marie, *Au pays de mes racines*, Éditions Lgf, 1998, 218 p.

- CHAREF, Mehdi, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983.

X. Dictionnaires:

-BOUCRAND-HECQUET, Paul, *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, Victor Sarlit, Paris, 1868. Consulté le 11 Octobre 2024 sur le site: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65497229>.

- CHEVALIER, Jean & CHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont / Jupiter, Édition revue et augmentée, 2005.

- LAPIANCHE, Jean & PONTALIS, J.b: *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige / PUF, 1967.

- ROUDINESCO, Elisabeth & PLON, Michel, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.

XI. Sitographie:

(Nous indiquons la dernière consultation)

-BOUHASSOUNE, Farida, " La littérature marocaine féminine de langue française: la quête de nouvelles valeurs": <http://www.Openstars.univ.it/dspace> . Consulté le 31 Avril 2015.

-MOHAMMEDI-TABTI, Bouba, "*Regard sur la littérature féminine algérienne*" <http://www.revues-plurielles.org>. Consulté le 27 mai 2018.

-<https://www.limag.com/Cours/Mannheim/GrinbergBelghoul-1.pdf>. (Consulté le 2 février 2024)

.- <http://www.fr.wikipedid.org>. Consulté le 5 Octobre 2024.

Foot notes:

1 Farida BELGHOUL, *Madame la France*, Film, Paris, ISM, 1981 moyen-métrage en format vidéo.

2 **Id.** *Le départ du père*, Film, Paris, ISM, 1983.

3 En 1984, une seconde marche est organisée par « Convergence 1984 », un collectif issu de la manifestation de 1983. Cette marche, effectuée à Mobyette, a pour slogan « *La France, c'est comme une Mobyette, pour avancer, il lui faut du mélange* ». Contrairement à la marche de 1983, celle de 1984 ne se limite plus aux Beurs seulement, mais unit également des associations d'Africains, d'Asiatiques, d'Antillais ou de Portugais. Cette seconde marche soutenue en particulier par la presse quotidienne comme *Le Monde*, *Libération* et *Le Matin*, arrive à Paris le 1er décembre, et se conclut par une manifestation qui réunit environ 80 000 personnes. La porte-parole de Convergence 1984 est Farida Belghoul, qui durant son discours à la fin de la manifestation, critique les « faux anti-racistes » de la gauche modérée ce qui lui a permis de revendiquer sa place dans le mouvement Convergence 84 en tant que femme arabe.

4 Farida BELGHOUL, *Georgette*, Paris, Éditions Bernard Barrault, 1986. Désormais désigné par « G ».

5 La littérature beur désigne celle issue des écrivains d'origine maghrébine nés en France de parents immigrés. *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef - premier roman écrit par un auteur issu de l'immigration et publié en 1983-, *Georgette* de Farida Belghoul et *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Bégag, sont les figures pionnières de cette littérature qui viennent annoncer sa naissance en France. Ni arabes, ni français, ces écrivains tentent de revendiquer une nouvelle forme d'identité. L'exil, l'hybridité identitaire, l'immigration et l'antagonisme colonisé / colonisateur demeurent donc les thèmes récurrents qui marquent cette littérature.

⁶ Interview avec Farida BELGHOUL sur les origines de *Georgette*. (05/11/2013). URL: <https://youtu.be/3NKy8WSWBRY> (vidéo supprimée depuis). Cité par Melinda MOD, *Les enfants de*

la République : les protagonistes « beurs » face au nouveau Bildungsroman. Dynamique d'inclusion et d'exclusion des jeunes dans les romans d'Azouz Begag, de Farida Belghoul et de Leila Sebbar. ", Thèse de doctorat, sous la direction de Michel Laronde, Université Paris VIII-Vincennes Saint-Denis, 2017, p.96 : <https://theses.fr>. Consulté le 23 janvier 2024.

⁷ *Ibid.Loc.cit.*

⁸ Certaines écrivaines algériennes comme Malika Mokeddem évoquent l'hybridité identitaire par la présence des mots arabes dans leurs textes français.

⁹ Marina CALAS, « *Lieux d'être: L'identité en chantier dans les romans algériens d'expression française.* », Thèse de doctorat, Université Paris VIII-Vincennes Saint-Denis, 2012, p.189. <https://citeseerx.ist.psu.edu> . Consulté le 23 février 2024.

¹⁰ Cf. Martine FERNANDES, *Les écrivaines francophones en liberté*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 90.

¹¹ *Ibid. Loc.Cit.*

¹² Cf. infra p.15.

¹³ Ces affaires sont aussi : une chaussette verte, la photo de son père, des chewing-gums déjà mâchés, et deux pages arrachées de son cahier où le père a écrit en arabe.

¹⁴ Signalons que dans la culture musulmane traditionnelle, il est répandu de donner aux gens des prières et des pages du Coran enveloppées dans des pochettes en tissu pour les protéger. Dans Georgette, la petite porte toujours dans son sac une pochette qu'elle désigne comme étant son « *porte-bonheur* ». (G : 119)

¹⁵ Il faut noter que le bleu est une des trois couleurs du drapeau français. .

¹⁶ Dans ce contexte, il faut noter que l'ogre symbolise « *la force aveugle et dévoratrice [...].Il est aussi la figure de l'État, de l'impôt, de la guerre, du tyran.* » CHEVALIER, Jean & CHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont / Jupiter, Édition revue et augmentée, 2005, p.693.

¹⁷ Cf. Martine FERNANDES, *Les écrivaines francophones en liberté, Op.cit.*, p.89.

¹⁸ À ce propos, il faut noter que le chien, cet animal, a joué un rôle dans l'histoire de la guerre coloniale puisque le colonisateur s'en sert contre les algériens comme le remarque l'écrivaine Tunisienne Nina Bouraoui qui écrit : « *En Algérie, on n'aime pas les chiens. (...) on les tue à jets de pierres. L'armée française s'en servait contre les musulmans. Depuis, les Algériens ont très peur des chiens. C'est humiliant de se faire dévorer par un animal. Ça ne s'oublie pas* ». Nina BOURAOUI, *Garçon manqué*, Paris, Stock, 2000, p. 111.

¹⁹ CHEVALIER, Jean & CHEERBRANT, Alain, *Op.cit.*, p.243.

²⁰ Martha SEGARRA, *Leur pesant de poudre: romancières francophones du Maghreb*, Paris, l'Harmattan, 1997, p.35.

- ²¹ *Ibid*, p.138.
- ²² Interview avec Farida BELGHOUL sur les origines de Georgette. (05/11/2013). URL: <https://youtu.be/3Nky8WSWBRY> (vidéo supprimée depuis). Cité par Melinda MOD, *Op.cit*, p.157.
- ²³ Il faut noter que Georges nous fait penser à l'histoire de Saint Georges. Grand officier du IV^{ème} siècle, ce dernier a souffert de nombreuses tortures car il a protesté contre les supplices infligés aux chrétiens par les Romains. Condamné à mort par l'empereur romain Dioclétien, il est devenu un Grand martyr chrétien dont le symbole le plus connu est la croix de Saint Georges utilisée comme drapeau national de l'Angleterre. <http://www.fr.wikipedia.org>. Consulté le 5 Octobre 2024.
- ²⁴ Cf. Paul, BOUCRAND-HECQUET, *Dictionnaire étymologique des noms propres d'hommes*, Victor Sarlit, Paris, 1868. Consulté le 11 Octobre 2024 sur le site: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65497229>.
- ²⁵ Cf. Sylvie DURMELAT, *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*. Paris, L'Harmattan, 2008.p. 35.
- ²⁶ Interview avec Farida BELGHOUL sur les origines de Georgette. Cité par Melinda MOD, *Op.cit*, p.159.
- ²⁷ Cf. Melinda MOD, *Op.cit*, p. 159.
- ²⁸ Jean CHEVALIER & Alain CHEERBRANT, *Op.cit*, p.1027.
- ²⁹ *Ibid.Loc.Cit*.
- ³⁰ Michèle BACHOLLE, *Un passé contraignant : double bind et transculturation*, *Op.cit*, p.11.
- ³¹ Jean CHEVALIER & Alain CHEERBRANT, *Op.cit*, p.1027.
- ³² Rappelons la définition scientifique de ce terme forgé à partir du grec de " schizein " = fendre, cliver, et " phrênos " = pensée ", pour désigner une forme de folie dont les symptômes fondamentaux sont l'incohérence de la pensée, de l'affectivité et de l'action (que l'on appelle clivage), un repli sur soi et une activité délirante ". Ajoutons que la schizophrénie est une des trois composantes de la psychose en général, les deux autres étant "la paranoïa et la psychose manico – dépressive issue de la mélancolie ". Cf article schizophrénique de ROUDINESCO Elisabeth, et PLON Michel, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1997, p. 942 – 947.
- ³³ Il faut noter que Georgette n'est pas le véritable prénom de la petite fille mais celui qu'elle imagine être prononcé par son père.
- ³⁴ Cf. MAALOUF Amine, *Les Identités Meurtrières*, Paris, Grasset, 1998, p. 22.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 43.

³⁶ Cf. Michèle BACHOLLE, *Un passé contraignant : double bind et transculturation*, Rodopi, 2000, pp.150-151.

³⁷ Le tiers- espace est un concept utilisé par le théoricien postcolonial Homi Bhabha dans ses théories littéraires et philosophiques et qui signifie, pour lui, l'hybridité culturelle. Cf. Homi. K. BHABHA, *The Location of Culture*, London, published by Routledge, 1994.

³⁸ Rappelons à ce propos la rencontre dans la rue entre Georgette représentant la culture maghrébine et la vieille dame qui représente celle française.

³⁹ Cf. Marina, CALAS, *Op.cit*, p.189.

⁴⁰ Cf. Gilz HOCHBERG, « The problem of immigration » from a Child's point of view. the poetics of Abjection in Albert Swissa's « Aquid » and Farida Belghoul's « Georgette », in Comparative literature, No 2 (printemps / 2005), p.159, in MOD, Melinda, *Op.cit*, p.129.

⁴¹ Michel LARONDE, *Autour du roman beur : immigration et identité*, Paris, L'Harmattan, 1993.